

**Eva Michailoff**  
**Une tête à trois chapeaux**

Philip Wickham

---

Numéro 72, 1994

Scènes et cultures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Wickham, P. (1994). Eva Michailoff : une tête à trois chapeaux. *Jeu*, (72), 49–51.

## Eva Michailoff

Une tête à trois chapeaux

L'identité d'Eva Michailoff est triple. Elle est née en Bulgarie, où elle a passé sa jeunesse et commencé sa carrière de femme de théâtre. Elle a ensuite immigré, à Paris, où pendant plusieurs années elle a découvert le monde occidental français, son système économique, ses arts, ses mentalités, tout en continuant à pratiquer son métier. Et la voici installée au Québec depuis cinq ans ; présentement, elle assume la coordination des activités interculturelles du Théâtre d'Aujourd'hui, en plus d'enseigner à l'École nationale de théâtre du Canada dans le programme de mise en scène. Elle est donc passée d'un régime communiste à un régime capitaliste, pour finalement se retrouver dans ce qu'elle appelle le « Nouveau Monde ». Mais ce qu'elle a transporté au-delà des frontières, laissant derrière elle quelques amères déchirures, c'est un goût renouvelé pour le théâtre. « J'ai passé toute ma jeunesse dans les coulisses. Je n'ai pour ainsi dire connu que cela. Mes deux parents étaient acteurs, nous habitions dans une loge, où ma sœur est née. Je me rappelle le soir de sa naissance ; mon père jouait, et je lui faisais des signes pour lui dire qu'il avait eu une fille. » Pour des enfants d'acteurs en Bulgarie, le chemin naturel à suivre, une fois l'école secondaire terminée, était celui de la formation en théâtre. Eva Michailoff a donc obtenu un diplôme de l'Institut d'art dramatique de Sofia en mise en scène. Il faut savoir qu'avant l'effondrement du communisme dans les pays de l'Est, le théâtre était un des arts les plus privilégiés. Il jouissait de fonds substantiels, les gens de théâtre vivaient de leur métier, bien que le milieu fût assez petit, les écoles avaient une réputation internationale, on organisait des festivals pour encourager les nouveaux auteurs à écrire, le public fréquentait beaucoup les théâtres... Une situation presque enviable aux yeux des étrangers. Mais la pratique du théâtre comportait certains inconvénients majeurs. C'est l'État qui choisissait le répertoire qui devait être joué et qui décidait dans quelle ville les artistes devaient pratiquer, ce qui fait qu'Eva Michailoff a surtout travaillé dans les provinces où, selon son propre témoignage, « il y avait dans la mentalité du public un retard d'une trentaine d'années par rapport à celui de la ville ». Et gare aux artistes trop audacieux ! Leurs spectacles subissaient une forte censure ou étaient carrément interdits. « À part un seul de mes spectacles, qui était destiné aux enfants, tous ont été interdits parce qu'on les jugeait bourgeois ou d'influence occidentale. Les gens du parti local, qui ne comprenaient absolument rien au théâtre, venaient assister aux spectacles à la générale

afin de donner ou non le feu vert. J'avais le choix d'annuler la représentation ou d'y apporter de gros changements, ce que je n'ai jamais accepté de faire. J'ai fui la Bulgarie parce que je ne pouvais plus supporter cette situation. »

La France a beau être le berceau de la démocratie moderne, l'intégration des immigrants n'est pas chose aisée. Surtout pour la personne qui, à son arrivée, ne connaît pas le français et qui, dans un milieu grandement dominé par les hommes, a l'heur d'être une femme. Eva Michailoff a quand même pu se faufiler entre les branches par le biais de l'enseignement, parce que les écoles de théâtre des pays de l'Est jouissaient d'un certain renom, et qu'on s'intéressait de plus en plus aux théories de Stanislavski. « Je suis arrivée en France à l'époque de l'expérimentation tous azimuts, qui était la conséquence de la révolution culturelle de 1968. Comme je venais d'un pays où, bien que les artistes fussent brimés dans leur liberté, il régnait quand même beaucoup de professionnalisme, j'ai été choquée par le manque de sérieux avec lequel le théâtre était alors pratiqué en France. J'ai recommencé à aller au théâtre seulement au moment où la France a ouvert ses portes aux autres pays, à recevoir des troupes étrangères : les Espagnols, les Anglais, les Italiens, les Allemands. Le théâtre français a alors commencé à intégrer de nouvelles valeurs, il s'est mélangé en offrant des palettes d'expression plus intéressantes. »

Eva Michailoff.

Le « Nouveau Monde » a attiré Eva Michailoff parce qu'elle sentait que tout était encore possible ici, qu'il n'y avait pas un lourd héritage à porter. Il y avait une fraîcheur, une vivacité en Amérique que l'on ne retrouvait pas dans l'« Ancien Monde ». À son arrivée, elle a tout de suite fréquenté les théâtres, en allant voir le plus de pièces possible, afin de connaître les différentes tendances du milieu ; elle a établi des contacts pour en comprendre le fonctionnement et pour trouver la brèche par où elle pourrait s'infiltrer. Elle a frappé à la porte du Théâtre d'Aujourd'hui au moment où la directrice, Michelle Rossignol, élaborait un projet de soutien aux auteurs dramatiques venus d'ailleurs.

« Ce qui m'a le plus frappée quand je suis arrivée au Québec, c'est le foisonnement de tous les



arts. Il y a un tel désir de faire de la part des artistes, et un tel désir de recevoir de la part du public ! Au théâtre, la qualité des acteurs est exceptionnelle. Ils ont un potentiel énorme : ils sont capables de faire beaucoup de choses avec une charge émotionnelle très impressionnante. Cette qualité vient en grande partie de la formation rigoureuse qui est offerte ici, semblable à ce que j'ai connu en Bulgarie ; en France, les écoles de théâtre, en proportion, sont assez peu nombreuses. » Mais le milieu du théâtre au Québec n'est pas plus ouvert qu'ailleurs ; il faut vraiment se démener pour arriver à percer. Eva Michailoff a beau travailler pour le théâtre et enseigner dans une école prestigieuse, elle n'a pas encore vraiment trouvé sa place. Elle n'a pas réussi à reprendre son métier premier de metteur en scène.

Eva Michailoff a-t-elle l'impression que le théâtre au Québec est en crise, comme on le répète souvent ? « Je crois que les gens de théâtre au Québec ont beaucoup de chance, parce que la plupart des acteurs vivent de leur métier. Ce qui n'est pas du tout le cas en France, et sûrement plus en Bulgarie... Ici, il y a une foule de théâtres qui fonctionnent grâce à des subventions, et le répertoire est constamment renouvelé grâce à la grande latitude des acteurs et à l'ingéniosité des metteurs en scène. Le théâtre québécois se porte plutôt bien. Il n'y a qu'à voir les locaux de répétition en France pour se rendre compte que, matériellement au Québec, nous sommes plutôt gâtés. » ♦



Le « Nouveau  
Monde » a attiré  
Eva Michailoff  
parce qu'elle sentait  
que tout était  
encore possible ici,  
qu'il n'y avait pas  
un lourd héritage  
à porter.

